

Témoignage 01

Pour Stop Bunkers

Et je ne crois pas que mon âme soit protégée en Suisse comme je croyais qu'elle pourrait l'être.

A propos.

Depuis plusieurs mois à Genève, des requérants d'asile s'organisent pour dénoncer les conditions dans lesquelles ils sont accueillis. Que ce soit dans les abris PCi (abris anti-atomique) ou les foyers, la promiscuité engendrée par la surpopulation et le manque d'infrastructures ne peut que leur rappeler les raisons pour lesquelles ils ont fui. La réalité de ce que l'on ose ici appeler accueil ne leur laisse aucune chance de faire leurs propres choix. Nous vivons aussi ici, et trouvons nécessaire de tout faire pour les aider dans leur lutte. Nous, collectif Sans Retour, avons rencontré Stop Bunkers, leur collectif, et avons estimé nécessaire de rendre leur parole audible. Certains ont voulu témoigner de leur parcours.

Lors de ces entretiens, ils ont parlé dans leur langue maternelle ou en anglais et nous avons eu recours à un traducteur. Faire ces interviews, tenter de comprendre au plus près des mots ce que peut être la réalité de ces personnes, sans interpréter. La voix est passée par plusieurs filtres, ceux de la langue et de ses spécificités déjà, puis ceux qui sont propres aux personnes par lesquelles sont passés les mots. Le discours oral n'est pas le discours écrit, et afin de rendre lisibles ces témoignages une fois la traduction finie, nous avons encore dû passer par une réécriture.

Alors, comment, par le choix des mots rendre sa fluidité au récit dans une autre langue et faire que ce qui nous a semblé être son message puisse être rendu de manière claire et effective ? Nous ne souhaitons pas faire croire que nous pouvons disparaître derrière ces témoignages. S'il peut y avoir une véracité des faits, il serait naïf de penser qu'un quelconque observateur puisse être objectif. Si nous voulons être un soutien à ceux qui s'engagent dans cette lutte, nous avons nos propres convictions et elles apparaissent forcément dans la teinte du texte.

Si nous acceptons que ces pages ne changeront que très peu la réalité, nous refusons qu'elles ne fassent que s'ajouter au tas de marchandises misérabilistes que fournissent la télévision, les journaux. Vendre un témoignage comme celui-ci au profit de quoi que ce soit serait participer à l'existence de ce qui l'a rendu nécessaire. Ce serait accepter qu'un contrat nous lie à ce qu'il condamne. Ce texte n'est pas là pour être rangé sur une étagère et justifier un quelconque engagement social lors de diners mondains.

Nous ne rêvons pas sur le pouvoir hypothétique des paroles. Mais nous pensons que de les diffuser permet qu'une voix émerge au-dessus du bruit afin qu'elle le dissolve, qu'elle rende inadmissible la réalité. Etre spectateur est un rôle actif, celui du relai de l'information mais aussi le point de départ d'une prise de contrôle de la réalité.

Si le témoignage ne se positionne pas de cette manière là, le diffuser est pour nous une déclaration de guerre à ce qui a créé la nécessité de son existence.

Témoignage recueilli le
12 février 2015 à Genève.

J'ai vécu tout ça. Aujourd'hui j'ai la chance de témoigner parce que j'y ai survécu. On est les témoins du passage dans la vie et du passage, il y en a eu beaucoup derrière moi. Hier, encore un bateau s'est perdu. Trois cent personnes sont mortes.

Tout d'abord, je voudrais vous raconter une histoire vraie. Je n'ai pas peur de dire la vérité sur ce que j'ai vécu, je ne crains rien. Je m'appelle (*), je suis né en Erythrée en janvier 1975. Si sur ma carte d'identité il est écrit que je suis né en 1974, c'est que plus tard on a triché pour que je puisse voter. A ma naissance je vivais avec mes deux parents. Quand j'ai eu trois ans, ma soeur est née et mes parents se sont séparés, j'ai alors vécu avec ma mère. Notre famille était assez aisée. On avait une grande maison. Je n'en ai pas de souvenirs précis, mais je devais avoir neuf ans quand j'ai commencé l'école à (*). En 1988, c'était pour moi la fin de la primaire et j'avais d'excellentes notes, autour de 98%. Je suis donc allé à l'école secondaire de (*) dans le district de (*), une des plus grandes écoles d'Erythrée et j'y ai aussi été très bon. Je maîtrisais l'amarhique, la langue éthiopienne avec laquelle on nous enseignait, et je n'avais pas d'accent. Ca c'était avant l'indépendance, quand on était encore sous le Derg, le régime militaire éthiopien. A ce moment de ma vie, l'école n'était pas ma seule préoccupation, je peux dire que j'ai participé à la révolution. C'était avec le mouvement révolutionnaire d'Issayas Afewerki qui est aujourd'hui encore au pouvoir.

Ma mère était considérée comme une personne importante qui travaillait avec le Front Populaire de Libération de l'Érythrée, l'EPLF. Avant l'indépendance, la guerre avait lieu dans les montagnes, dans d'autres provinces, c'était des combats lointains et très lourds. A l'intérieur des zones non libérées, les femmes comme ma mère cachaient les indépendantistes chez elles. Elles étaient des combattantes, qu'on nomme Afachoubat.

Moi j'étais complice.

Les soldats éthiopiens venaient régulièrement fouiller le quartier. Je me mettais devant la porte, je parlais avec eux dans leur langue et leur faisais croire qu'on était partisans du régime. Les soldats entraient, ils mangeaient et buvaient à la maison et moi je leur parlais en amarhi, la langue des colons, que mes parents ne parlaient pas. Mais je savais qu'au fond de la maison, dans les réservoirs de maïs et de blé, se cachaient les rebelles.

-

Un jour on a eu une frayeur que je n'oublierai pas. On habitait au bout du village dans une maison adossée à la colline avec ma soeur, notre mère et nos grand-parents. On ne voyait déjà plus depuis plusieurs années mon oncle et ma tante qui étaient dans les montagnes avec les rebelles. On était la seule ressource de mes grands-parents et ils savaient que les activités de ma mère nous mettaient en danger. Les soldats éthiopiens étaient venus manger à la maison, je me rappelle que ce jour-là on n'avait pas de galettes, mais des spaghettis. A la fin du repas, les soldats sont partis et on a entendu des coups de feu dans le village. On a tout de suite pensé qu'on était découverts ; qu'ils avaient vu qu'on cachait des rebelles et qu'on serait tous enterrés ici. Les deux rebelles ont regretté de nous avoir mis en danger ce soir-là. On est restés à attendre, silencieux pendant de longues minutes mais personne n'a ouvert la porte. Les soldats auraient dû être en train d'encercler la maison pour nous prendre. Au bout d'un moment, les rebelles nous ont demandé à moi et à ma mère d'aller voir dehors discrètement. Je me rappelle que mon grand-père a dit que c'était la fin. Ma grand-mère lui a répondu d'attendre, que Dieu était grand. On a fait le tour de la maison, on est allés jusqu'à l'église pas loin de chez nous, puis vers la colline. On n'a vu personne. A l'époque les soldats éthiopiens tiraient sur n'importe quoi, pour n'importe quelle raison, on a compris plus tard que ce soir-là, c'était sur des chiens qui baises.

C'est une peur que je n'oublierai jamais.

La peur du régime Derg.

Ce soir-là, mon grand-père a décidé que les activités de ma mère avec les rebelles devraient se faire ailleurs que dans la maison. Cette peur, c'était pour lui un avertissement. Si à cette époque le Derg avait su que nous collaborions avec les indépendantistes, personne n'aurait survécu, malgré nos richesses, notre rang. Ma mère a accepté, elle a alors commencé à faire ses missions dans les montagnes. J'ai participé à ça quand j'étais gosse. Je comprenais ce qu'il se passait malgré mon âge, puis je suis devenu très nationaliste et pro-indépendance. Quand je suis passé de la 8e à la 9e année d'école, au moment de l'examen général du secondaire, l'EPLF a pris le contrôle de notre région. Peu après l'Érythrée est devenue indépendante. Si je vous parle de ça, c'est pour que vous compreniez bien l'importance de cette liberté pour moi et les gamins de mon âge. On investissait pour cette liberté, pour l'indépendance et ça n'avait pas de prix. J'avais 17 ans donc j'ai menti sur mon âge. Etre majeur, c'était pouvoir participer au référendum et apporter ma voix à l'indépendance de l'Érythrée.

Après ça, j'ai continué mes études jusqu'en juin 1996, c'est-à-dire jusqu'à devoir faire mon service militaire. J'y suis allé comme tout le monde, avec plaisir. Pendant la première année de service militaire, même si vous étiez arrivé au BAC, vous deviez faire des tests pendant le service. J'ai passé

ces examens à l'intérieur de la caserne de (*). Il fallait de bonnes notes, sinon on devait continuer le service militaire et donc abandonner les études. Au bout d'un an, ils ont décidé que mes notes n'étaient pas assez bonnes pour aller à l'université. J'ai dû rester dans l'armée. Mon service militaire aurait dû se terminer au bout d'un an et demi, mais l'armée a décidé du contraire et j'y suis resté jusqu'au jour où je suis arrivé ici.

En janvier 1998, j'aurais dû pouvoir rentrer chez moi mais l'administration a prolongé notre service de cinq mois et pendant ces cinq mois, une guerre a éclaté entre l'Éthiopie et l'Érythrée. Comme on nous avait appris à nous battre, on a dû le faire. Le service militaire est devenu continu. J'avais envie de défendre mon pays alors cette guerre, j'y suis quand même allé avec courage. En fait, politiquement on ne comprenait pas ce qu'il se passait. On était attaqués et on devait se défendre, ce n'était même pas une chose à laquelle on devait réfléchir. On était prêts à affronter la mort, pas par plaisir, mais par conviction. La guerre s'est terminée en 2000 et on aurait dû rentrer chez nous, mais ils avaient un autre agenda pour nous. A ce moment les menaces et les tortures sont apparues pour nous dissuader de quitter l'armée. Avec ce service militaire devenu illimité, de nouveaux programmes s'ouvraient à nous.

Donc c'est en 2000 qu'a eu lieu ma rupture avec le régime qu'on avait porté pour l'indépendance et la liberté des Érythréens.

On a fait un service militaire extrêmement dur pendant plusieurs années, et on y croyait. C'est pas qu'on était nationalistes mais, que l'Éthiopie nous attaque, c'est une chose qu'on n'a pas appréciée. Aujourd'hui on est victimes de ça. Ça a fait de nous les prisonniers de leur système simplement parce qu'au départ on avait de l'amour pour notre pays. Pendant le service on aurait dû construire, nettoyer, travailler mais avec le temps on a réalisé qu'il y avait des clans qui conservaient le pouvoir depuis l'indépendance et qui pensaient que l'Érythrée leur appartenait, nous avec. On était les esclaves d'un groupe militaire aux commandes du pays, pour leur travail et leur plaisir. On a sacrifié notre liberté en échange d'argent de poche. Eux ont terrifié les gens par leur méthodes et les ont déchirés à l'intérieur comme à l'extérieur de l'armée. C'était la menace de l'arrivée prochaine d'une guerre qui servait de prétexte pour nous garder. Notre souffrance était extrême, elle nous a fait perdre notre conscience et notre identité. Beaucoup de valeurs sont aujourd'hui en miettes à cause de ce qui se cachait derrière un régime qui a détruit tout ce qu'on avait. Même le plus solide, ce qu'on a vécu à l'indépendance du pays. Le pouvoir a détruit l'amour qu'on avait pour la nation. Mais comment et pourquoi, ça on ne sait pas.

Maintenant, le gouvernement crie au loup pour garder les gens dans les montagnes et au service militaire.

On ne pouvait pas s'exprimer sur notre situation devant des supérieurs, leurs tortures étaient trop violentes. Dès qu'on disait qu'on voulait améliorer une chose ou en changer une autre, on devenait une menace pour eux. Face à des militaires, il ne vaut mieux pas montrer qu'on est capable de réfléchir. On a des amis, d'autres soldats qui leur ont parlé en face. On n'a pas de nouvelles d'eux, on ne sait pas s'ils sont vivants ou déjà enterrés. La manière dont sont confiées les responsabilités au sein de l'armée

est un des outils qui permet les tortures. Ils prennent des gens qui n'ont pas eu la chance d'aller à l'école, qui n'ont aucun savoir ni aucun lien ni avec la nature ni avec l'humanité. Des gens qui ne savent écrire peut-être que leur nom et prénom, à qui ils leur donnent des tâches très importantes. Face à eux il ne faut surtout pas montrer que vous êtes intelligent, ou vous êtes foutu. Ils vous testent, il parlent avec vous, ils vous examinent, et si vous êtes devenu menaçant, vous devez disparaître. Donc vous vous taisez, vous ne faites pas le malin. Vous faites comme si vous n'aviez rien compris sinon ce sera votre dernier jour. Quand vous vivez là-dedans, et que vous voyez ce qu'il y a autour de vous, vous devez vous protéger vous-même, ne surtout rien faire qui vous causerait des problèmes. Vous êtes menacé en permanence. Quand on pratique la torture devant vous ou même sur vous, vous ne pouvez que dire Amen et ne pas regarder. Même si c'est vous qu'on torture vous ne pouvez pas vous plaindre. Juste à Dieu. J'ai vécu toutes ces choses au sein de cette armée pour laquelle je me suis battu depuis mon enfance : voilà leur reconnaissance pour tout ce que j'avais investi pour l'indépendance, et pour eux. C'est à partir de là que commence mon départ d'Érythrée. Déjà vouloir partir, puis savoir comment partir et évaluer le risque que je prenais, c'était de grandes décisions.

-

Avec deux amis on a envisagé de partir en 2004. Il nous fallait de l'argent. On a cherché à droite, à gauche et on s'est donné un rendez-vous pour partir. Un de mes amis qui était allé faire des travaux agricoles a eu un accident de la route, une amende de 50 000 naqfas érythréens, une somme énorme qu'il n'a pas pu payer. Il a été emprisonné et on a dû annuler notre départ. Sa famille a fini par réunir l'argent pour le faire libérer, mais une fois sorti de prison il a dû reprendre le service militaire. Mon autre ami était athlète professionnel et il a aussi dû retourner au service militaire. Les deux ont perdu la raison, ils sont devenus fous, mais n'ont pas été libérés de l'armée pour autant. Ils ont été accusés de jouer la comédie. Ça a été terrible, j'ai vu mes deux amis tomber en miettes, leur corps s'abîmer, se chier dessus, fumer tout le temps, courir après les mégots. Les responsables, quand ils les voyaient, répétaient que leur comédie n'était pas finie. J'ai commencé à prier pour rester serein, pour ne pas devenir fou à mon tour.

En 2007, je me suis marié, et j'ai eu un enfant. En fait, les familles savaient que quand un homme était au service militaire, il n'en revenait jamais. Mes grands- parents ont quand même voulu un mariage pour avoir des petits-enfants, alors j'ai eu une permission pour le mariage et la lune de miel qu'ils avaient organisés. Cette fois-ci, quand je suis revenu dans l'armée, pour me tenir loin de ma famille, on m'a envoyé deux ans, sans permission, dans un désert, la région la plus chaude d'Érythrée. Sans nouvelles, ma femme m'a quitté. Elle pensait que je devais avoir vu d'autres femmes pendant ces deux ans. On a eu de la chance qu'elle soit tombée enceinte pendant notre lune de miel, parce que c'est la seule fois où on a été ensemble. En rentrant du (*), j'ai donc découvert que j'avais un enfant de un an et demi. Malgré toutes les explications que j'ai pu lui donner sur le fait que je n'avais pas eu de permission pendant ces deux ans, nous avons mis fin à notre mariage en 2010. Après ça, en 2012, j'ai été envoyé dans une autre région, (*), et j'ai décidé de me marier de nouveau. Je n'ai à nouveau pas eu la possibilité de vivre avec mon épouse, à part le temps de la lune de miel.

Pendant cette période, j'étais proche des frontières avec l'Éthiopie et le Soudan. Je me suis dit que c'était le moment de quitter ce pays, ce service militaire. J'ai commencé à observer les possibilités, les situations, les routes. Je connaissais le risque. Si on se fait arrêter proche de la frontière sans permission, ni autorisation, on ne sait pas ce qui peut vous arriver. Regarder les chemins vers l'Éthiopie. Observer plusieurs fois, quelles routes, quels endroits. J'ai bien étudié un chemin qui me permettrait de sortir. Et un jour, je suis passé de l'autre côté.

Ca a été le pire moment de ma vie, d'arriver de l'autre côté de cette frontière. Je ne sais pas comment décrire le malaise et la honte. J'avais combattu contre les Éthiopiens, je leur avais tiré dessus. Toute cette mascarade de vie était faite d'une guerre face à ces gens-là et je venais me réfugier chez eux. Je n'avais pas d'autre choix, pas d'autre alternative. Passer en marchant seulement, ça aurait été trop facile. Il fallait attendre la nuit, marcher la nuit. Vous sentez votre âme dans vos mains, vous sentez que vous allez la lâcher à tout moment. Vous marchez dans les montagnes, vous tombez dans les buissons épineux, dans les cailloux. Vous avez soif, faim. Vous ne pouvez marcher que la nuit, alors que vous ne voyez rien que le noir. Vous ne savez pas si un animal sauvage va vous attaquer. Je ne sais pas comment le décrire, je n'ai pas réellement d'images de ce dans quoi j'ai marché. En voiture, c'est une route qui prend deux heures, mais comme j'ai dû avancer de nuit, comme une sorte de ver, ça m'a pris deux jours et deux nuits. Il y a des parties sur lesquelles j'ai marché à genoux, et le matin je devais trouver un endroit où me cacher, un endroit où personne n'aurait pu imaginer que même une souris puisse y passer. J'y restais la journée entière jusqu'au coucher du soleil. Puis je repartais, soit à pied, soit à genoux pour ne pas laisser d'odeur derrière moi. J'ai eu si faim et soif, je ne peux pas le décrire, je ne pouvais rien emporter avec moi, rien, sinon je n'aurais pas pu courir. Beaucoup de gens ont perdu leurs âmes dans ces chemins, des amis, des gens de mon entourage, de mon école, de mon quartier. Il y a des gens qui se sont fait attaquer ou qui n'ont pas survécu à la faim et à la soif et dont on a trouvé les cadavres.

En Éthiopie, je suis resté dans un camp de réfugiés pendant trois semaines. Je n'avais comme choix que ce pays sinon j'en aurais choisi un autre. J'ai contacté des proches, des amis, pour quitter l'Éthiopie, et j'ai réussi à réunir mille dollars pour aller au Soudan. J'ai demandé à recevoir cet argent au Soudan. J'ai pu rester chez un Érythréen, quatre jours, sans sortir. Sur la route, ce ne sont pas des militaires mais des gens de la région qui vous arrêtent et vous fouillent. Ils vous volent le moindre objet qu'ils peuvent revendre, mais le pire que j'ai vu et que je n'arrive pas à oublier c'est des filles et des femmes violées devant nous. Ce sont des moments terribles de ma vie : la souffrance pour rejoindre le Soudan. Là-bas si vous êtes clandestin, les militaires et la police soudanaise vous arrêtent, ils vous tabassent et vous mettent des amendes qu'il vous est impossible de payer. Il y a les policiers mais il y a aussi les gens qui se font passer pour des policiers ou des passeurs; ils sortent une carte de police et ils ramassent tout ce que vous avez. Au Soudan, un Érythréen qui arrive, qui ne maîtrise pas la langue et n'a pas de papiers de séjour, est menacé constamment. J'ai vu beaucoup de tortures qui m'ont poussées à partir du Soudan.

Le cinquième jour, j'ai décidé de quitter le Soudan pour la Libye. J'ai pris contact avec des passeurs qui traversent tout le Sahara. De nouveau, je n'ai pas eu le choix et j'ai dû partir avec des passeurs qui nous ont emmenés vers le désert. On était environ cent soixante répartis dans deux camions. Pas des camions adaptés à la piste. On a roulé jusqu'à une zone du Sahara soudanais proche des frontières avec la Libye et l'Égypte. Là c'était un moment très dangereux, un rendez-vous entre les passeurs. Ceux qu'on avait déjà payés devaient nous laisser à d'autres pour finir la route.

Au lieu de cela, on est tombés sur des nomades libyens, des kidnappeurs du désert. Ils nous ont repartagés en deux groupes suivant nos provenances, nos liens amicaux et familiaux. Ils nous ont mis dans deux voitures rapides qui sont parties dans des directions différentes. Nous, on est allés vers l'ouest dans une autre zone du Sahara. Une nuit et une journée de route jusqu'à un endroit d'une aridité extrême où il ne fallait pas espérer trouver un arbre. C'était une zone volcanique avec des falaises, je sais juste qu'on était entre le Tchad et la Libye. Une fois arrivés, ils nous ont ordonné de contacter nos familles. La majorité d'entre nous parlions tigrinya donc ceux qui parlaient arabe traduisaient ce qu'ils nous disaient. On devait leur donner 2500 dollars chacun pour être libérés. On a répondu qu'on n'avait pas d'argent, qu'on ne pourrait pas payer. Ce soir-là, ils ne nous ont rien dit de plus et au matin, ils ont commencé à nous tabasser à coup de poing, de pieds, à coup de bâton ou de fouets. Ils nous ont ensuite séparés par groupes de trois, quatre, cinq personnes, des filles toutes seules, et nous ont mis dans des sortes de grottes, des cavités dans les roches volcaniques, pour nous battre encore.

On est restés dans ces endroits sans rien, presque sans eau, sans nourriture. Il n'y a pas d'eau dans le Sahara. Un verre, c'est tout ce qu'on avait par jour. Même pour eux, le premier point d'eau n'était pas à moins de 300km. Eux se rationnaient déjà. Alors pour nous, vous imaginez. Les tortures ont continué et les filles ont été violées, au point qu'elles ont fini par décider de contacter leur famille, leurs proches, pour leur demander de l'argent. Les kidnappeurs sont ensuite venus vers les hommes pour leur dire que les femmes avaient commencé à faire transiter de l'argent vers leur compte et que si on voulait que les tortures s'arrêtent il fallait en faire autant. Certains ont dit oui, d'autres non. Ils ont donc continué de nous battre pour nous montrer à quel point ils étaient durs. On a attendu longtemps dans ces conditions et puis on a aussi accepté de faire transiter cet argent. Dans des endroits comme ça, le climat est déjà tellement difficile à supporter, alors si on y rajoute la torture...

C'était 2500 dollars pour partir de là puis encore 1000 dollars pour Tripoli, notre destination initiale. Une fois qu'ils ont encaissé l'argent, ils ont commencé à nous libérer par paquets de vingt ou trente personnes. Ils nous ont emmenés dans des pick-ups Toyota. Entre vingt et trente personnes dans la caisse à l'arrière. Là, ils nous ont dit que si on tombait pendant le voyage, eux ne s'arrêteraient pas pour nous et personne ne viendrait nous chercher dans le désert. Six jours de route. Le plus dur ce n'est pas de se protéger soi-même, mais de protéger ceux qui sont plus faibles: les enfants, les femmes, ceux qui étaient fragilisés par tout ce qu'on a enduré. Ceux d'entre nous qui pensaient avoir encore un peu de force se sont assis autour, sur les bords de la benne pour retenir les autres. Celui qui tombe meurt, et ceux qui étaient trop abimés pouvaient être jetés comme des animaux. Au bout de ces six jours, on est arrivés aux environs de Tripoli. Ils nous ont mis dans une chambre, tous ensemble.

Il faisait extrêmement chaud. Encore une fois on a dû appeler nos proches pour faire passer les 1000 dollars restants. Une fois le transit fait, on a été emmenés dans un autre bâtiment complètement délabré, il y avait des odeurs terribles. C'était immonde, les gens étaient malades, ils avaient des poux dans les cheveux et dans les habits. On est restés là quatorze jours, jusqu'à faire transiter encore 1600 dollars pour payer la traversée de la Méditerranée. J'ai réussi à vivre tout ce temps presque sans nourriture ni eau, sans douche. La chaleur, la transpiration... J'ai l'image d'un être humain sale comme on ne peut l'imaginer. A peine de quoi tenir mon âme en vie dans le désert. Ca faisait deux mois que je n'avais pas pu prendre une douche. La dernière, c'était au Soudan.

Après toutes ces épreuves, cette tragédie qu'on a vécue, la mer, elle, nous a accueillis à bras ouverts. Les sept heures de traversée se sont passées sans problème. On est arrivés en Sicile, à Catane.

-

J'ai expliqué ça avec beaucoup d'ellipses, mais vous imaginez qu'il y a des gens qui sont restés dans le Sahara, des gens qui n'avaient pas de proches, pas de famille, personne pour leur donner le moindre argent. Eux, on n'a pas de leurs nouvelles. Il y a beaucoup de gens qu'on a laissé derrière nous. On ne sait pas ce qu'il leur est arrivé. Il y avait environ deux cent soixante personnes sur le bateau; de notre groupe de quatre-vingts il ne restait que vingt-trois personnes. Vingt-trois personnes avec qui on a vécu les mêmes choses. Les autres arrivaient d'autres pays par d'autres passeurs et avaient tous vécu des histoires terribles. Rien que dans leur regard on pouvait voir qu'ils étaient détruits. C'est deux-cent-soixante personnes avec qui on a encore pris le même risque que le bateau coule.

Il y avait trois filles, qui étaient avec nous dans le Sahara et qui n'ont pas pu monter dans le même bateau que nous. Il y avait Mahaza et Sarah mais je ne me rappelle pas du prénom de la troisième. Elles ont pris un bateau juste après nous qui n'est jamais arrivé en Italie. On était dans la queue ensemble, mais le bateau sur lequel je suis monté était trop chargé et elles ont dû en attendre un autre. Une semaine plus tard, on a appris que leur bateau avait disparu en mer. Je suis très affecté par leur mort. Des filles qui ont souffert tout ça avec moi, qui se sont endettées pour sauver leur vie et qui ont fini par mourir comme ça, en mer... C'est une chose avec laquelle je vis encore aujourd'hui, et que je ne peux pas accepter.

En Italie on a été accueilli dans un gymnase, on s'en est sauvé vite parce qu'on avait une assez mauvaise image de l'Italie. On a pu faire le choix de partir de cette salle pour ne pas avoir à déposer une demande en Italie. Et les autorités italiennes, les personnes qui nous avaient accueillis ne nous ont pas imposé de faire cette demande. Parmi nous certains avaient des contacts, des amis, de la famille qui ont pu nous accueillir trois par là, quatre par là... Au bout de quatre jours, on a pu avoir des informations sur les passeurs qui allaient au-delà de la frontière italienne et après quatre ou cinq jours de voyage, on est arrivés en Suisse. J'ai choisi la Suisse parce que j'en avais une très bonne image depuis mon enfance. L'idée que j'avais était de mettre ma vie à l'abri quelque part, de me protéger de la torture que j'ai connue depuis l'enfance et je voulais donner une valeur à mon âme. La liberté, le sens de l'accueil dans un endroit paisible... Quand j'ai su que j'étais proche de la Suisse, je n'ai pas du tout hésité. C'était comme un rêve pour moi de pouvoir y aller.

J'ai déposé une demande d'asile à (*) le 23 juin 2014. Après un mois et une semaine, ils m'ont transféré dans le Canton de Genève. C'est-à-dire que je suis attribué à Genève. J'ai été accueilli dans une chambre avec trois autres personnes dans le bâtiment Idu foyer des Tattes, celui qui a des vigiles à l'entrée, celui aussi qui a brûlé. C'est une fois arrivé là que j'ai compris que tout le chemin que j'avais fait n'était pas fini. Ca n'a aucun rapport avec l'image du lieu sûr que je recherche. Automatiquement j'ai fait le lien entre ça et ce que j'avais vécu avant. L'image de la liberté et de l'espoir a commencé à disparaître de nouveau avec mon arrivée dans ce bâtiment. Ici, les gens qui vivent autour de vous fument, boivent, se droguent, ne sont pas liés à la vie, n'aiment pas la vie. Vous vous sentez à nouveau menacé. Rien que de voir ces gens devant moi qui n'ont pas l'espoir de vivre, j'ai senti arriver la dépression.

Dans ce bâtiment il y a eu un incendie il y a quelques mois. Je n'ai pas de preuves sur les gens qui ont allumé ce feu mais j'avais bien vu que je vivais dans un endroit où cela pouvait se produire. Cela ne m'étonne pas que ça puisse être un acte criminel, de gens qui ont perdu l'espoir. On parle aujourd'hui du fait que ça puisse être un accident. Cela reste une chose pour laquelle il appartient aux autorités d'enquêter. Moi, autour de minuit et demi, je dormais profondément car je suis très fatigué ces temps. J'ai entendu du bruit dans mon sommeil, je me suis dit que ce devait être des discussions, des téléphones, malgré la puissance de l'alarme. J'ai fini par ouvrir la fenêtre, et une vague de fumée est entrée. J'ai compris que le bâtiment était en feu, j'ai voulu m'enfuir alors j'ai ouvert la porte, mais avec la fumée je ne voyais rien. Le seul choix que j'avais, depuis le quatrième étage, c'était de sauter par la fenêtre.

Je me suis précipité, mais heureusement les gens en bas, des amis et les filles érythréennes m'ont crié de ne pas sauter. Du quatrième sur le béton, je ne sais pas si je serais en vie si j'avais sauté. Beaucoup ont sauté et se sont blessés. J'ai peu à peu maîtrisé mes nerfs, j'ai attendu environ 45 minutes sur cette fenêtre et enfin les pompiers sont arrivés et m'ont fait descendre. La personne qui a perdu la vie durant le feu était un ami, un compatriote érythréen.

Après ça, j'ai senti encore plus fort la menace. Je continue de vivre ma vie d'avant, avec les risques d'avant. Beaucoup se sont fait agresser ici, un de nos compatriotes a été agressé dans le quartier des Tattes, une personne qui avait aussi vécu des choses terribles. Il a été égorgé sur un trottoir et personne n'a été arrêté. Ca prouve que l'on vit toujours dans le danger. Et je ne crois pas que mon âme soit protégée en Suisse comme je croyais qu'elle pourrait l'être.

Je ne sais pas si aujourd'hui j'ai atteint la limite de mon espoir, ou si mon espoir déprime, car cette liberté que je m'attendais à trouver, cette possibilité de vivre comme n'importe qui s'échappe. Etre accueilli dans ce pays devait être un soin, mais ma maladie continue. Ce n'est pas une question de confort, mais de ne pas vivre dans un lieu sûr... Est-ce que c'est une malédiction ? Les toilettes, les lits superposés, il n'y a rien. La cuisine est terrible pour l'hygiène. On est environ 48 personnes, et il n'y a que 6 plaques pour cuisiner. Ce n'est pas suffisant, ce n'est pas acceptable, et en tout cas pas du tout à l'image de ce pays, de cette ville.

Quand vous quittez vos proches, vous espérez aller vers mieux, même si vous pensez qu'il y aura des difficultés pour y arriver, jamais vous ne pouvez imaginer, estimer, la dureté de ce que vous traverserez. Jamais je n'aurais pu imaginer ce que j'ai vécu. J'aurais bien aimé retourner chez moi et vivre avec ma famille, si seulement je pouvais vivre comme un être humain normal. Si je pouvais trouver simplement un travail qui me permette de vivre avec ma fratrie, ce serait bien.

J'aimerais que d'autres personnes profitent de mon témoignage, comprennent ça. Personne ne choisit de vivre ça. J'aurais souhaité rester où sont mes racines, ma fratrie, mon entourage, mes proches, ma famille, ma terre, l'odeur de ma terre, ma mère et tout ce que j'ai laissé derrière. Mais ce à quoi j'ai dû faire face, c'est des choses impossibles à régler. Je me trouve dans des situations difficiles, continuellement. J'aimerais bien que des peuples comme le vôtre, des peuples qui vous ressemblent, qui ont la prospérité, qui s'épanouissent dans le savoir, comprennent que les peuples opprimés comme les nôtres qui sont aujourd'hui chez vous ne rêvent pas que de confort. On nous a enlevé la liberté de penser, de vivre. Il n'y a pas de pire chose qui puisse vous arriver. J'aimerais que les gens puissent y être sensibles, que vous nous considériez comme des êtres humains qui vivent sur cette planète. On a simplement envie de vivre un moment de liberté comme n'importe qui. Aujourd'hui ils ont coupé cette racine de liberté en moi. J'aimerais bien que des gens voient qu'il y a des gens qui souffrent et qui ont besoin que l'on protège leurs âmes, car elles doivent être respectées. Si je n'avais pas cru qu'ici on respectait la liberté des individus, je n'aurais pas pris tous ces risques pour venir.

Ce n'est pas normal de laisser les dirigeants polluer la nature et l'humanité, et nous enlever nos chances de vivre, ils doivent rendre des comptes. J'aimerais que les gens s'engagent, qu'ils exigent que les régimes durs tombent. Car si aujourd'hui on ne trouve pas de solutions, l'immigration continuera et il continuera d'y avoir des victimes. Je ne veux pas être remercié, je ne cherche pas le confort, mais je veux que ces pratiques politiques s'arrêtent. Les choses sont là avec vous, tout le monde doit se responsabiliser, moi j'ai fait ce que je devais faire. Après il faut publier, que vous transmettiez. Je l'ai dit parce que je l'ai vécu, ici ce n'est pas rose et je veux que les gens le sachent.

L'Addenda de Tedros Eyasu, traducteur :

Vous pourriez faire un livre avec ça j'imagine. En réalité, ça a été difficile pour moi de m'exprimer, ma journée était longue. L'articulation, trouver vraiment les bons mots, j'ai l'impression de ne pas avoir vraiment valorisé le contenu. Je connais un petit peu l'histoire, car moi aussi, je suis de la génération qui a vécu la première guerre d'Ethiopie, même si j'ai émigré avant lui, j'ai connu la soif d'indépendance. Vous allez trouver dans d'autres témoignages des choses similaires.

En 1961, après la guerre, l'Erythrée est donnée en cadeau à Hailé Sélassié, pour que l'Abyssinie ait un accès à la Mer rouge. C'est un pays pauvre, sans mines, sans pétrole. Les gens vivent de la terre et avec le peu que l'Italie a laissé après la colonisation. Asmara, "la petite Rome". Les Erythréens se sont tournés vers ça. Ils n'ont jamais voulu être Ethiopiens, malgré la proximité.

En Erythrée, comme ici en Suisse, il y a des gens très naïfs qui sont très proches du régime d'Issayas Afewerki. Il y a aussi des gens très malins qui en tirent profit. Certains le soutiennent simplement parce qu'ils l'ont soutenu depuis la première guerre contre l'Ethiopie, et qu'ils ont perdu des frères pour l'indépendance. C'est l'ancienne génération, celle qui n'a jamais vécu dans une Erythrée libre et qui a peur de perdre ça aujourd'hui. Ces personnes se sont battues pour l'indépendance, pour préserver leur culture.

Elles ont investi de l'argent pour soutenir le régime, mais n'ont pas vécu les atrocités, car elles vivaient déjà en Suisse, en Australie, aux Etats-Unis. Elles continuent encore aujourd'hui de soutenir ce régime parce-que quand elles viennent en Erythrée en vacances, elles n'ont pas de problème, car elles arrivent avec de l'argent. Si on envoie un peu d'argent depuis l'étranger et qu'on ne cherche pas à s'intéresser à la politique, on peut revenir en Erythrée. Le gouvernement dit que si les gens veulent revenir, qu'ils participent en donnant de l'argent et qu'ils signent une charte de pardon, il est prêt à organiser le voyage par l'Egypte et le Soudan. Si les gens ont un projet de mariage ou autre, ils peuvent alors y retourner.

En Suisse aussi, il y a des gens qui collaborent avec le régime, ils pensent qu'il représente la liberté et que les opposants veulent la leur arracher. Ils soutiennent un régime de torture et de barbarie, car ils pensent que ce qui viendra après sera encore pire, et qu'on perdra ce peu de liberté qu'on a obtenu. Seulement ils payent un prix qui est bien plus élevé que le combat contre le Derg. Mais ce prix-là n'est rien comparé à celui que payent ceux qui souffrent du régime sur place. Les gens qui ont vécu sur place et qui sont pauvres.

Pour moi, ou lui, tous ceux qui arrivent ici après avoir vécu les horreurs du régime, il est très dur de voir qu'ici aussi les gens collaborent avec le gouvernement érythréen. C'est une organisation qui les rattrape. On a l'impression de retrouver ici tout ce qu'on a quitté en Erythrée. Après avoir vécu toutes ces souffrances, on souhaite faire notre vie ici, mais on vous tombe dessus avec Dublin, avec l'asile, le rejet. Le seul endroit où vous pouvez vous réfugier, c'est un endroit plein de gens du régime que vous avez fui. Les pro-gouvernement sont même invités à la télé, avec Cecilia Marel du département de la justice, la socialiste de Berne qui s'est exprimée sur les Erythréens. Nous on n'a jamais fait le 19h30 en

Suisse. C'est pour ceux qui collaborent avec le régime.

Comment ces gens-là qui s'épanouissent ici, qui ont grandi avec l'école, dans une démocratie, peuvent défendre un régime comme celui-là. Il faut que des enquêteurs puissent amener ces gens devant les tribunaux.